

Brèves littéraires

Brèves

Les mères sont mortelles

Danielle Kerdevez

Numéro 64, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4733ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kerdevez, D. (2003). Les mères sont mortelles. *Brèves littéraires*, (64), 89–93.

DANIELLE KERDEVEZ

Les mères sont mortelles

*« La mort des êtres qu'on devrait aimer et
qu'on n'aime pas a quelque chose
d'effrayant, de désespérant. Il y avait telle
chose qui aurait pu, qui aurait dû exister et,
maintenant, c'est fini. Il n'y a plus la plus
petite chance qu'elle vienne au jour. »*

Claire Martin

Doux-amer

Dans le lit trop vaste, vous ressemblez à un grand bébé ratatiné. Votre peau s'étire sur vos os fragiles. Telle une araignée affamée, mais patiente, le cancer vous a consumée organe par organe. Mort lente et méthodique. La maladie barbare a dévasté votre chair de mère autoritaire, Madame je-sais-tout. Le cancer tentaculaire vous a étreinte sans nous laisser d'espoir. J'avais oublié : les mères sont mortelles.

Vous refusez de quitter votre maison et voulez mourir auprès des vôtres. Je vous lave du bout des doigts, comme si la mort pouvait s'avérer contagieuse. Votre masse imposante a fondu, laissant dans son sillage des seins avachis et flétris, un ventre mou, des fesses tombantes. La vue de votre sexe sénile m'inspire un mélange de gêne et de répugnance. Votre fille Carole, elle, n'hésite pas. Elle change la couche pleine de merde, sans ciller, sans un seul pincement de narine.

Pauvre maman ! En visite, vous enflammez des allumettes dans les salles de toilette pour que l'odeur du soufre masque la senteur nauséabonde, votre puanteur. Vous n'aimez pas ce qui est trop humain. Carole vous savonne, puis sèche votre vieux corps. Je retire votre dentier, mal ajusté sur vos gencives rétrécies, et le brosse vigoureusement en évitant de regarder votre bouche creusée. Un shampoing à sec, un brossage délicat de votre chevelure dégarnie, l'eau de toilette à la lavande pour chasser l'odeur de la mort rôdeuse et vous voilà prête pour le défilé de nos frères, belles-sœurs, neveux et nièces. La parade passe rapidement devant le spectacle désolant de la presque-mort. Votre fils Wilfrid en profite pour s'emparer de votre missel, déjà une relique.

Pendant votre maladie, nous partageons nos souvenirs. Votre obstination à friser mes longs cheveux raides de fillette de quatre ans m'étonne toujours. Je souffrais des bigoudis enroulés très serrés et qui me rendaient la peau du crâne sensible pendant des jours. Évidemment, mes caprices alimentaires refont surface. Nourrisson, mon estomac délicat rejetait le lait de vache et vous m'interdisiez vos seins gorgés du précieux liquide, l'allaitement constituant presque un péché à l'époque. Plus âgée, mes lubies nutritionnelles sont devenues une façon de vous défier. Que de scènes épiques parce que je détestais les œufs, le lait, les pommes de terre et préférais les tartines au ketchup Heinz ! Mon adolescence rebelle et nos éternels conflits resurgissent du passé. Vous refusez toujours d'admettre votre manque de fermeté avec mes frères qui me taquinaient sans cesse sur mes jambes poilues et mes seins naissants. Vous

minimisez encore leurs frasques et leurs méchancetés. Votre préférence pour Carole, que vous avez toujours vigoureusement niée, attisait ma jalousie. Vous me reprochiez d'entraîner votre favorite dans des jeux dangereux. Vous n'avez jamais oublié la chute de Carole en patins à roulettes alors que je la tirais en pédalant sur le vieux vélo de mon frère. Quelques points pour une vilaine morsure à la langue et d'étonnantes ecchymoses polychromes m'ont valu de nombreux reproches.

Je ressentais beaucoup de dépit des petits secrets que Carole et vous partagiez. Vous aviez si peu à me dire, maman. Vous faire rire constituait une victoire... et je gagnais rarement. La belle Alice, avare de ses rires et si prodigue de ses conseils. Dans mes rêves éveillés, j'imaginais une autre mère, encore plus belle que vous, généreuse et disponible. Vous me sembliez lointaine et inaccessible, sans doute fatiguée et démoralisée de vos grossesses et fausses couches successives. Maintenant, je suis une petite fille de cinquante-deux ans désespérée devant votre corps agonisant, votre esprit perdu dans le sommeil morphinomane.

Les soins que Carole et moi vous donnons ont peut-être créé une forme d'intimité propice aux confidences. Vous nous avez livré quelques souvenirs inédits. Le dimanche, avant d'aller à la messe, notre père fougueux vous prenait, là, debout, tout habillée, entre les murs secrets de votre chambre. Il était un « chaud lapin », comme vous le disiez si bien. La fierté pointait dans votre récit : n'aviez-vous pas été une femme désirable ? Vous avez aussi raconté votre solitude lorsque notre père s'est expatrié dans la

grande ville prodigue d'emplois. Vous remontiez loin, loin dans le temps, jusqu'à cette petite fille friande de la confiture aux groseilles de sa mère. Vous semblez n'avoir que de jolis souvenirs de votre enfance. Avez-vous mis au rancart quelques laideurs ? Et moi, quand la mort me tendra ses bras, que me restera-t-il de vous, chère mère ?

Carole fait jouer une cassette de jazz des années 40 et s'allonge tout près de vous. Elle vous entoure de ses bras et embrasse votre joue parcheminée. Sa question me fait sursauter.

— Louise, te rappelles-tu comme maman aimait danser ? Quand nous étions petites, elle nous faisait virevolter et j'adorais ça.

— Et papa était si piètre danseur qu'elle avait renoncé à ses soirées dansantes. Maman le lui reprochait souvent. Elle avait plein de regrets de ce genre dans son existence.

— C'est peut-être cela la vie : des petits plaisirs, des petits regrets, conclut Carole tristement.

Plongées dans nos souvenirs, Carole et moi demeurons silencieuses, nos oreilles envahies par votre respiration chuintante. Vous transpirez beaucoup. Nous vous retournons sur le côté pour changer l'alèse et vous ouvrez alors les yeux. Des yeux lucides. Votre paupière gauche se baisse, presque un clin d'œil. Soudain, vous râlez, tentez une grande inspiration... et mourez, la bouche ouverte et édentée. Carole pleure. Elle abaisse doucement vos paupières.

— Je vais appeler Wilfrid et il se chargera d'avertir les autres, dis-je à Carole en sortant précipitamment.

Évidemment, votre fils aîné est avide de détails. Je coupe abruptement la conversation. Qu'il vous imagine passant de vie à trépas ! Après la corvée de l'annonce de votre décès, je retourne vous voir. Vous teniez tant à être exposée et j'évite de penser à la poupée vieillie et fardée dans sa boîte de satin blanc.

Carole ne pleure plus et semble sereine.

— Touche-la, me chuchote-t-elle. Elle est encore toute chaude, presque vivante.

Je m'approche et dépose ma main sur votre thorax. Oui, c'est chaud. C'est bon de sentir cette chaleur avant que le froid et la rigidité n'envahissent chacune de vos cellules. Un hurlement silencieux, enfin, lézarde ma carapace. Une vague immense part de mon ventre, remonte et étrangle ma poitrine. Les larmes coulent, abondantes, impossibles à retenir. Carole me prend dans ses bras quelques minutes et se retire discrètement pour m'offrir un moment d'intimité avec vous. À travers mes sanglots d'enfant, je ne peux que murmurer : Maman, maman, pourquoi m'avez-vous abandonnée ?